RÉCITS COLLECTÉS
À HENRICHEMONT
DU 7 MAI AU 4 JUIN 2025

DE MÉMOIRE D'OBJETS

PAR EMMANUELLE TORNERO

À L'EST
Raconter le réel

En mai et juin 2025, j'ai tenu un stand cinq mercredis d'affilée sur le marché d'Henrichemont.

Il consistait en une petite table de camping pliante, recouverte d'une belle nappe à fleurs faite dans un tissu ramené du Sénégal, et quatre chaises en bois, de part et d'autre.
Sur la table étaient posés un plateau, du café, des verres de cantine en pyrex, du sucre et des cuillers, un enregistreur numérique et un casque, un cahier, des stylos et divers objets au fil des semaines. Ce sont ces objets que vous allez découvrir dans les pages qui suivent.

Certains objets sont toujours là, quelque part autour d'Henrichemont. D'autres ont pris des chemins inconnus. Certains sont rares, d'autres sont communs. Certains sont anciens, d'autres pas. Mais chacun a son histoire.

Cette petite édition en conserve la mémoire partagée.

Une exposition s'est également tenue dans la médiathèque de l'espace culturel Victor Hugo d'Henrichemont, du 13 au 27 juin – elle rassemblait certains objets, ainsi que les textes et les dessins que vous allez voir dans ces pages.

À l'est
Raconter le réel

1.

UNE SCIE D'ÉLAGAGE

C'est un petit oiseau craintif.
Je sens qu'elle redoute de me parler autant qu'elle en a envie.
Je tente de l'appâter avec un café qu'elle refuse d'abord, puis se laisse amadouer et s'assoit, un peu intimidée.
Je sens qu'elle a quelque chose de fort à me raconter.
J'espère qu'elle ne s'envolera pas.

« Mon objet, c'est une scie, une petite scie arrondie qui m'a été donnée par un homme que j'ai beaucoup aimé il y a plusieurs années. Il était élagueur. Et en fait, comme moi j'adore le jardinage aussi, entretenir mon jardin, un jour il m'a donné cette scie. Et il se trouve que je l'utilise énormément parce qu'elle est extrêmement pratique. C'est à dire que je peux scier, je peux couper, je peux l'utiliser pour de multiples actions. Et je me chauffe au bois, donc ça me sert aussi pour couper mon bois. Et couper du bois, c'est un acte qui a vraiment un sens pour moi, parce que se chauffer soi-même, comment dire... J'ai l'impression d'être proche de gestes ancestraux, primaires... Alors pour moi c'est super important d'avoir cette scie, ce lien là, cette connexion là.

Ça fait pas tout à fait dix ans que je l'ai. Quand il me l'a donnée, il m'a dit "tu verras, elle te sera utile", et oui. Elle est vraiment très très coupante, très ergonomique, et elle est toute simple mais elle n'a rien à voir avec une scie « normale ».

Mais là où je veux en venir, c'est qu'en fait c'est quelqu'un que j'ai énormément aimé. Et il est décédé il y a quelques mois, au mois de novembre dernier. Et le fait d'utiliser cette scie... À chaque fois que je l'utilise, je pense à lui en même temps...

C’est comme s'il était toujours vivant d'une certaine façon. C'est à la fois en souvenir des moments passés avec lui et de tous les moments qu'on n'a pas pu passer ensemble. Parce qu'on a été fâché pendant plusieurs années, on n'était plus en contact… Mais à un moment donné, j'ai eu envie de le recontacter et c'est à ce moment-là qu’il m'a appris qu'il avait un cancer. J’ai cru comprendre qu'il n'en avait plus pour très longtemps. Donc j'ai réussi à le revoir peu de temps avant sa mort et c'est pour ça que, pour moi, avoir cet objet, ça a encore plus de sens maintenant.

Et à chaque fois que j'utilise cette scie, c'est comme si effectivement je vivais un moment avec lui et comme si je faisais perdurer son amour pour l'élagage, le jardin, le vivant… Lui n'est plus là, mais à chaque fois que je l'utilise, je pense à lui. On s'est rencontrés dans ces conditions-là. Donc c'est une façon pour lui d'être toujours en vie.

Je pense que les histoires peuvent perdurer au-delà de la mort. Voilà, tout n'est pas fini après la mort en fait. C'est une histoire qu'on n'a pas pu vivre avant parce qu’il y avait trop d'émotions, c'était trop conflictuel… Mais maintenant c'est comme si c'était plus apaisé… Pour moi la relation existe quand même après la mort et c'est comme si je sciais du bois avec lui. Je pense qu'il y a des histoires qui continuent au-delà des moments qu’on vit ensemble.

Évidemment, j'aurais bien aimé que ça se passe mieux entre nous de son vivant, mais parfois, c'est pas possible. C'est fait comme ça. Mais tu vois c'est marrant, quand il m'a donné cette scie, j'ai senti que ce n'était pas anodin et qu’elle allait… Comment dire ? Prendre une importance particulière. J'ai ressenti que quelque chose de grand, de fort se jouait dans le don de la scie, qui actait un lien éternel entre nous, qui allait perdurer au-delà de la mort. Que je comprendrais dans quelques années quel sens cet objet et cet échange auraient. J'ai ressenti que c'était fort. Parce que j'aurais pu décider de m'en débarrasser, j'aurais pu l’associer à tout ce qui était négatif dans cette histoire… Mais je veux croire que dans chaque relation, il faut garder tout ce qui a été positif. Voilà, donc c'est

ça, c'est ce que je vois dans cette scie en fait. Parce que c'est associé aussi au vivant, au végétal. Pour moi c'est une promesse de vie, c'est un grand espoir. »

(Elle ne ‘est pas envolée)

2.
UN PETIT ENREGISTREUR NOIR

Alors je vous attendais pour ouvrir ça avec cérémonie, parce que je ne me rappelais même pas qu'il était bien enveloppé comme ça… »

Elle sort l'objet de son panier.
Trois mercredis que je l'attends.
Le premier mercredi, elle s'est approchée de mon stand et m'a parlé d'un objet qu'elle aurait peut-être pour ma collecte…
Le deuxième mercredi, elle est venue me dire qu'elle n'avait pas encore eu le temps de le chercher.
Et le troisième mercredi, nous voici.

Nous sortons l'enregistreur de sa petite boîte de carton, nous le déshabillons de sa pochette de polystyrène, et le voilà, avec son mode d'emploi : il s'appelle VoicePro Personal Digital Recorder, tout beau, tout neuf, avec sa petite ficelle.

« Donc c'est ça, l'objet. Je l'avais acheté à la Fondation Valentin Haüy, où il y a plein de matériel pour les malvoyants. Ce qui était le cas de ma maman les dernières années, elle avait une macula, une dégénérescence maculaire liée à l'âge. Et donc je lui ai offert différents objets pour l'aider. Je me rappelle une montre, une balance pour faire la cuisine…

Et ça je lui ai offert en dernier pour qu'elle puisse s'enregistrer, pour tenter de remplacer tout ce qu'elle écrivait d'habitude sur des petits papiers, les petits post-it, les listes de courses, les choses dont elle voulait se souvenir, parce qu'elle essayait d'écrire, mais elle ne voyait pas ce qu'elle écrivait, donc c'était un peu…

Mais elle avait du mal à s'en servir, puisqu'il y a ces quatre boutons pour avancer, reculer, démarrer, stopper... Je lui avais dit "écoute, on va s'orienter en disant nord-est, nord-ouest, sud-est...". Elle était curieuse, elle me disait "oui, oui, alors montre-moi tout ça". On avait fait quelques tests ce jour là. Elle faisait l'expérience, elle était contente que ça puisse marcher.

Le lendemain matin, elle va prendre sa douche, elle a un malaise, elle appelle mon père et puis on est parti à l'hôpital. Elle n'en est pas revenue. Elle est décédée, c'était le 29 avril 2005. Donc elle s'en n'est presque pas servi de cet objet et mon père me l'a redonné, il n'allait plus servir à personne. Il n'a jamais vraiment servi en réalité. »

Je lui demande s'il est possible que la voix de sa mère soit toujours là, dans l'enregistreur, depuis 2005 ?
Elle me répond que oui, c'est possible – elle se souvient vaguement d'une histoire de poireaux et de carottes. Mais les piles datent elles aussi de 2005.
J'en achète de nouvelles, en insère deux et espère de tout mon cœur.

« - Alors...
yaourt
courgettes
pain
banane
- Voilà, et tu appuies sur stop.
- Stop c'est à droite ? »

VOL
LOW
DELETE
RECORD
VoicePro
PERSONAL DIGITAL RECORDER

3.
UN PORTEFEUILLE PERDU, RETROUVÉ PUIS PERDU À JAMAIS

C’est un objet qui a été perdu, mais pas vraiment perdu. C’est une histoire étrange, surprenante. Ça vous intéressera. Ça se passe à Paris. Vous connaissez un peu Paris ?

Il se trouve qu’on a longtemps habité et travaillé Paris, pendant près de 40 ans. À l'époque, le stationnement était possible devant les maisons, on trouvait une place et on pouvait se garer devant chez soi. Là où on habitait, ça s'appelle les Gobelins. C'est une station connue qui est très fréquentée. Les gens descendent dans le métro tout au long du jour et de la nuit. Et donc, je suis rentré du boulot et j'ai garé la voiture, évidemment devant la maison, juste à côté de la station de métro.

Là, il y a des milliers de gens qui passent chaque jour. C’est en été, il fait chaud, je me suis garé, j'ai remis ma veste, et puis je suis rentré à trois pas de là dans l'immeuble. Dans l'appartement, j'enlève ma veste, et puis je me dis : "Tiens, mais qu'est-ce que j'ai fait de mon portefeuille ?" Tous mes papiers étaient dedans, évidemment, plus de l'argent bien sûr, tout le tremblement. Et je cherche je cherche... "Je l'ai peut-être oublié au bureau, ça c'est sûr que je l'ai oublié au bureau... Ça ne peut pas être autrement." Je suis un peu inquiet mais je passe la nuit, j’ai bien dormi quand même, parce que ce n'était pas non plus dramatique.

Le lendemain matin, je descends. C'était vers 6h - 6h30 du matin, mais en été, donc il faisait jour. J'ouvre la porte de

l’immeuble, je vois la voiture garée devant la station de métro et sur le toit, il y a le portefeuille et mes lunettes. Incroyable ! J'ai vu le truc, j'ai dit c'est pas possible, impossible. Avec des tas de gens qui passaient à gauche, à droite, sortaient, entraient... Et quand on sortait du métro, pile poil, on voyait la voiture et ce qu’il y avait posé dessus. Donc pendant près de 10h, mon portefeuille était resté posé sur le toit de la voiture avec mes lunettes et personne ne les avait touchés. J'ai regardé à l'intérieur de mon portefeuille, et il était comme je l'avais posé. Il n'avait pas plu, il n'était même pas mouillé. Rien. Parfait. Alors ça, c'est un objet perdu qui a été improbablement retrouvé. À Paris, vous laissez tomber un billet de 5 euros, ça reste sur le sol quelques secondes, puis c'est ramassé.

Et ce portefeuille, je l'ai gardé très très longtemps, pendant des années et des années. Et un jour, il s'est échappé, vingt-cinq ou trente ans après, d'une manière un peu stupide.

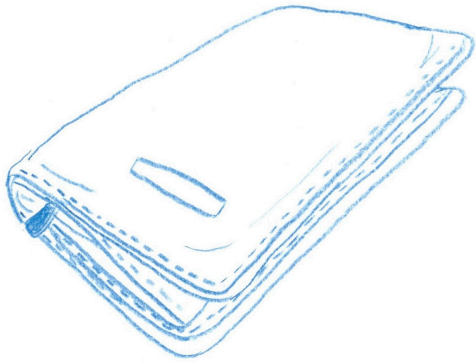
C'était à Nice. J’allais prendre un ticket de tramway. Je me mets devant le guichet, il y avait beaucoup de monde à la station, et je vois une petite dame un peu repliée sur elle-même, comme ça, qui me dit " Vous savez, ça ne marche pas. Vous ne pouvez pas prendre avec votre carte." Je venais d'introduire la carte, je lui demande pourquoi ça ne marche pas. Elle me dit "Regardez là..." Mais non il n’y avait rien. Je tape mon numéro de carte. La carte ressort et je lui dis "Vous voyez bien, ça marche". Et puis je me dis "attends, là, il y a un truc... Pourquoi elle s'intéresse à ça, pourquoi elle est là, collée devant ce guichet ? Et je me dis, bof, on se fait parfois des illusions, on est un peu paranoïaque quand on vient des villes... Et puis je rempoche tout ça, j'ai mes tickets. Et il y avait une foule, du monde, j'étais bousculé.

Je sors du tramway, heureux, il faisait beau, la mer était belle, aucun souci, personne n'est malade dans la famille, tout le monde est en très bonne santé, tout allait bien... Il y avait ce qu'on appelle ces heures de bonheur qui vous arrivent parfois, vous ne savez pas pourquoi, il n'y a aucune raison d'ailleurs. Le malheur est toujours justifié, le bonheur, on ne sait pas pourquoi, brusquement, il arrive.

Et au moment où je me promène heureux, le téléphone sonne. C'était la banque qui me dit : "Il y a un retrait de 1 700 euros. Ça nous semble beaucoup... Donnez-nous votre accord." Mais non, je ne donne pas mon accord ! Et c'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que la carte avait été volée. On a fait opposition par téléphone. Et je suis allé voir la police pour déposer plainte – il fallait bien, pour récupérer les papiers – et je raconte mon histoire au bonhomme.

"Ah oui, oui, ça c'est connu, c'est le classique, très courant... Vous vous êtes fait avoir." Ça porte un nom en termes juridiques chez les flics, ça s'appelle vol par ruse ou un truc comme ça. Une petite dame, insignifiante généralement, vous ne vous méfierez pas d'elle. Elle se penche vers vous pour voir comment vous tapez votre code. Ensuite, elle fait un signe à un complice. Il y a une bousculade. Et ils ont très bien vu où vous mettez votre portefeuille, ils vous l'ont tiré et vous ne vous en êtes même pas rendu compte.

Et c'est comme ça que le portefeuille a disparu à tout jamais, entre les mains de cette bande. C'était un portefeuille bête, en cuir marron, complètement stupide, même pas super usé, mais très résistant d'ailleurs. J'étais très heureux de l'avoir. C'est un portefeuille qui a fait 40 ans. Voilà, donc chance, veine, et puis déveine. Ça arrive, c'est comme ça, ça s'équilibre. »



4.
UN SEAU À CHARBON

J'ai grandi dans un appartement, dans un immeuble de la banlieue parisienne. Dans les années 1970, le summum du confort consistait à posséder un chauffage central alimenté par une chaudière à charbon.

Le charbon, c'était des « boulets », des grosses billes rondes couvertes de poussière. Et ce charbon était entreposé dans la cave de l'appartement. Le top du confort moderne avec juste un petit inconvénient : la corvée de charbon.

L'accessoire indispensable de la chaudière était le seau à charbon. Un grand seau métallique pour 5 kilos de charbon. Et en hiver, 5 kilos, c'était une journée de chauffage.

Et devinez qui se tapait la corvée ? J'avais un frère de 18 mois plus jeune. C'était donc moi, le grand frère pour mon père, le grand garçon pour ma mère, qui descendait à la cave.

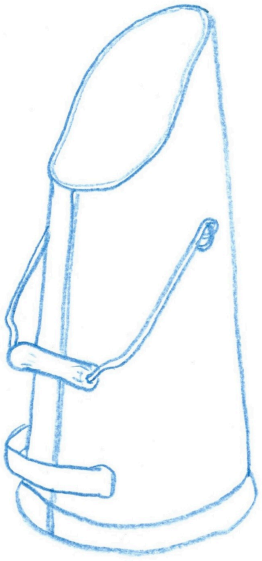
Cette fameuse cave se trouvait au sous-sol de l'immeuble. Il fallait emprunter une porte ouvrant dans le hall d'entrée, allumer la lumière du couloir qui desservait tout le fameux sous-sol et se dépêcher d'aller ouvrir la porte de la cave. Se dépêcher, à cause de la minuterie.

Saleté de minuterie. Invention d'un électricien sadique destinée à faire des économies en éteignant la lumière au bout d'un certain temps. Et ce « certain » temps était plutôt bref. Résultat : une fois sur deux je me trouvais devant la porte de la cave, la clé à la main, dans le noir. Imaginez la peur que peut ressentir un enfant de dix ans dans ce gouffre obscur, ouvrant

l'imagination à tous les scénarios d'horreur. J'avoue que j'ai très vite su me diriger dans cet obscurité pour, à tâtons, ouvrir la serrure et trouver l'interrupteur qui allumait cette fameuse cave.

Ensuite, il fallait remplir le seau à l'aide d'une pelle, ressortir, aller allumer la minuterie qui se trouvait très loin, revenir, éteindre la lumière de la cave, refermer la porte à clé, prendre le seau et se dépêcher de sortir, une fois sur deux dans le noir. Saleté de minuterie.

Je peux vous dire que s'il existait un trou de souris dans l'appartement familial, je m'y serais dissimulé à chaque fois que j'entendais "François !" »



5.
DE L'ARGILE

Depuis le premier mercredi, c'est l'un de mes voisins de stand.
Sur son étal, une multitude d'objets en bois, en terre, en perles, de la couleur, de la musique.
Le troisième mercredi, il vient partager un café et me raconte un peu comment il est arrivé jusqu'ici, avec ses objets.

« J'ai débarqué à La Borne parce que je faisais de l'artisanat. J'avais besoin de la terre, de l'argile. Parce que j'étais logé à Bourges, dans un foyer. Je m'ennuyais, je cherchais quoi faire... Comme je faisais de l'artisanat depuis le Maroc, j'ai demandé aux assistantes "où est-ce que je peux trouver de l'argile ?". Elles m'ont dit qu'il y avait un village de potiers, que je devais prendre le bus pour Henrichemont. Quand je suis arrivé ici à Henrichemont, je ne connaissais pas La Borne. Un monsieur m'a expliqué que le village des potiers était à deux kilomètres. C'est là où il m'a ramené et il m'a laissé devant le centre de la céramique. Il m'a dit bon, tu peux te renseigner où tu veux.

Je ne connaissais personne. Du coup, il y avait une maison juste en face du centre, je suis allé toquer à la porte, j'ai dit au monsieur que je voulais de l'argile pour faire mes travaux, mes sculptures. "On m'a indiqué ce village, je ne viens pas d'ici..." Il m'a demandé "mais comment tu es tombé sur moi ?". J'ai dit que c'était le hasard, qu'un monsieur m'avait déposé devant le centre. Le monsieur m'a dit « j'ai des paquets de terre de 10 kilos, un kilo vaut 1,50€. Tu veux un paquet de 10 ?" J'ai dit oui, bien sûr. J'avais prévu 20 euros comme ça pour acheter de la terre. Et c'est là qu'il m'a dit "comme tu es un artiste, je t'accueille, je te donne deux paquets, mais je ne prends pas l'argent". Ça c'était très gentil.

À ce moment, je devais rentrer sur Bourges. Le bus repartait à 13h, mais il était déjà 14h. Le monsieur – il s'appelle Georges – m'a promis de me ramener à Bourges. Je lui ai dit : "c'est vraiment gentil de votre part". Il m'a ramené à Bourges avec mes deux paquets de terre qu'il m'avait offert, et il m'a laissé au foyer. La directrice était étonnée... "tu fais déjà des connaissances ici !". Ils se sont présentés et ils étaient contents. Et ensuite, Georges a proposé que je vienne m'installer chez lui confortablement parce que là-bas c'était un foyer, il n'y avait pas d'espace pour que je puisse travailler convenablement. Là j'étais vraiment content. Quelques jours après, je suis venu commencer à travailler chez Georges.

C'est là qu'actuellement j'habite. Je travaille là-bas, je fais mes sculptures, j'installe mes choses devant la maison... Ça fait trois ans que j'ai connu Georges. Maintenant, on est devenu des vrais amis, comme qui dirait la famille, parce qu'il m'apporte un soutien de temps en temps. Voilà, ça me fait plaisir. C'est la vie. Je suis vraiment content et dans le quartier maintenant tout le monde me connaît. Juste en face du centre de la céramique, c'est le 22, juste en face, c'est là où j'habite et je travaille. Tout le monde me connait, même sur le marché ici, on m'appelle par mon nom Amidou, je suis un enfant de la Borne déjà !

Ça c'est de l'argile, lorsque je le fais comme ça, je mets de la colle à bois, la colle blanche, j'enfile les perles – je les mets sur un fil avant, après je mets la colle...

Ah ouais. Et c'est ça qui m'a ramené à ce village de La Borne... La terre. Il y de la bonne argile là-bas. »

6.
UN MARTEAU POLONAIS

Ce monsieur est curieux.

Je lui raconte ma petite entreprise de collecte de récits d'objets.

Il ne veut pas s'assoir, ne veut pas que je l'enregistre, mais il me parle tout de suite de l'objet qu'il aurait choisi s'il participait.

Et moi, j'ai un cahier et un stylo, et je note juste sous son nez tout ce qu'il me raconte.

Son objet, c'est un marteau qui a appartenu à son père.
Son père était polonais et il a immigré en France où ce monsieur est ensuite né.

Un jour, son père lui a donné un marteau qui lui appartenait.
Un jour, ce monsieur a donné ce marteau à son fils.
Un jour, le fils de ce monsieur a donné ce marteau à sa propre fille.
Le marteau n'étant plus dans les mains de ce monsieur, il ne pourrait de toute manière pas participer à ma collecte (mais il ne sait pas que je peux dessiner des marteaux fantômes).

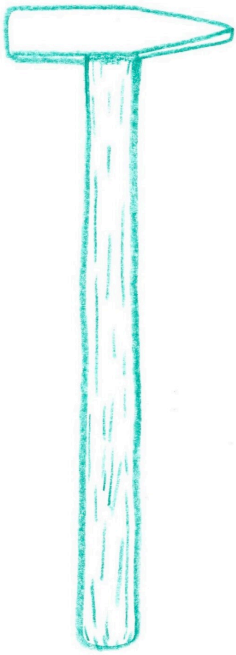
Son père était polonais, donc.
À sa retraite, il est retourné en Pologne pour un mois.
S'est posée la question d'un retour définitif dans son pays.
Un second voyage de trois mois a été organisé.
Il en est revenu au bout de trois semaines.

Ce monsieur était tout inquiet de ce retour prématuré – son père était-il tombé malade ?

Il se rend chez lui pour en savoir plus et le trouve dans son fauteuil, tout endimanché, en train de fumer une clope avec son fume-cigarette.

Il revenait de chez le curé – le père Besnier – et avait choisi une place pour sa tombe.

« Je veux être enterré chez moi » a t-il dit. Chez lui, c'était devenu la France.



7.
UN GLOBE TERRESTRE

C’est un globe. Il est très vieux, parce que quand tu regardes par exemple l'Afrique, tu vois qu'on est encore en pleine colonisation.

Moi je ne suis pas du tout une gardeuse d'objets. Je suis une gardeuse d'histoires, donc j'ai dû réfléchir un moment avant de trouver un objet qui aurait voyagé. Parce que j'ai beaucoup changé de maison, changé de pays, changé de continent, donc les objets n'ont pas vraiment voyagé avec moi. Et celui-là oui. C'est un objet qui appartenait à mon père – qui est toujours vivant aujourd'hui – et c'était un jouet qu'il avait quand il était petit. Il ne me l'a pas donné, je l'ai récupéré dans la maison où il a grandi, une vieille ferme dans le Nord de la Finlande.

Et je me souviens pas du tout du moment où je l'ai récupéré là-bas. Je pense que ça a dû être après mes 15 ans, probablement, parce que je n'ai pas de souvenir de cet objet là voyageant avec moi en Afrique. Après mes 15 ans, nous sommes retournés en Finlande, mais avant ça j’y allais seulement une fois tous les 3 ans.

Après je suis retournée un peu plus souvent dans cette maison parce que ma grand-mère habitait là, toute seule, et j'allais passer des vacances chez elle, de ma propre initiative – j'avais envie de la découvrir un peu plus – et donc je pense que c'est lors d’un de ces séjours que cet objet est parti avec moi. Et aujourd'hui, il est ici à Neuvy : je l'ai retrouvé dans la chambre qu'occupe le dernier de mes enfants, qui a 18 ans maintenant. Donc visiblement lui l'a récupéré à un moment donné et l'a installé dans sa chambre.

C'est un des rares objets peut-être qui signifiait quelque chose pour moi – parce que dans cette vieille maison qui est toujours là, en Finlande, il y a des objets, des photos, mais je n'y suis pas attachée particulièrement. Il y a très peu de choses de l'enfance de mon père – ou peut-être qu'il y en a, mais il ne me les a jamais présentées comme telles ni racontées comme telles. Et là j'imagine que c'était un objet qui moi me parlait parce que c'est le monde, et que tu tiens le monde dans ta main.

Mon père a quitté cette maison quand il est parti faire des études. Il m'a expliqué qu'à ses 16 ans, il avait décidé qu'il serait pasteur et qu'il serait missionnaire en Afrique. Et donc voilà, c'est ce qu'il a fait.

C'est une maison qu'il a quittée et c'est une maison dans laquelle il est revenu aujourd'hui, il y habite avec ma mère pendant l'été – pendant l'hiver c'est trop compliqué à chauffer. Et c'est une maison qu'il veut me laisser en héritage. C'est une vieille ferme construite par mon arrière grand-père au début du 20e siècle, à 600 km de Helsinki, vraiment perdue au milieu de nulle part et moi j'habite en France. Je ne sais pas trop quoi faire de cet héritage annoncé, parce que ce n'est pas du tout la maison de mon enfance. Lui a un attachement très fort à cet endroit, il me dit "Je n'aimerais pas que tu la vendes, ça fait 200 ans que ces terres appartiennent à la famille, j'aimerais que ça continue..." Mais moi je suis en France. Je vais dans cette maison simplement parce que c'est le lieu où vivent mes parents – il vivraient ailleurs, j'irai dans cet ailleurs. Mais voilà, pour lui, ça ça a un sens.

La première fois qu'il m'en a parlé, il y a 15 ans, je lui avais dit que j'aimerais mieux qu'il me raconte les histoires de la maison – ce qu'il n'a jamais fait. Il aime bien les histoires mon père, mais ce n'est pas quelqu'un qui sait raconter, qui sait partager, c'est compliqué. Et donc j'ai proposé à mon père de le filmer cet été. Parce qu'il m'a dit qu'il y avait tout un tas de choses à savoir dans cette maison, alors je lui ai dit "Ce serait bien que tu m'expliques ces choses".

Notamment, il y a un vieux sauna qui est encore plus vieux que la maison – tu construis d'abord le sauna et ensuite la maison, et là c'est un sauna sans cheminée, donc pour le faire chauffer c'est assez particulier, ça prend des heures, il faut faire en sorte qu'il n'y ait plus de gaz toxiques à l'intérieur quand tu vas faire le sauna... Et puis c'est tout un rituel, c'est un endroit très fort dans la culture finlandaise, c'est là que les femmes accouchaient... Et donc je lui ai dit "Tu pourrais peut être me montrer comment on fait réchauffer le sauna... ? Je te filme et comme ça, tu pourras me parler de la maison et me raconter ses histoires si tu veux".

Donc voilà, il a accepté et je ne sais pas ce que ça donnera. »

NORTH
ATLANTIC
OCEAN
SAHARA
ALGERIA
LIBYA
EGYPT
FRENCH WEST AFRICA
NIGERIA
SUDAN
CONGO
ANGOLA
SOUTH
ATLANTIC
OCEAN
Dakar
GAMBIA
GUINEA
C.VERDE IS.
SIERRA LEONE
Accra
Lagos
FERN.PO
Cabinda
Pernambuco
Bahia
Windhoek
Lisboa
PORT.
Gibraltar
Tangier
Alger
Tripoli
Marrakech
MOROCCO
AZORES
FRANCE
SPAIN
MEDITERRAN.
TUNISIA
EQUATORIAL

8.
UNE VESTE VERTE

Je suis passé devant le stand plusieurs fois, et j'avais envie de raconter quelque chose, mais je n'avais pas trop d'idées. Mais quelque chose m'est venu tout à l'heure : c'est une veste un peu comme celle-là, mais verte.

Je crois qu'elle avait des manches vertes oui, ça faisait un tissu un peu velours. Et après, là, c'est un tissu lisse, comme si c'était du synthétique. Une petite poche ici. Il y avait un petit truc là, un écusson. Et puis je me rappelle qu'elle était déchirée ici, en dessous. Et j'avais mis du scotch pour réparer. Ce blouson, je l'avais eu d'une de mes compagnes. Et un jour, il y a un copain qui est passé, c'était l'hiver, il avait froid, on était dehors, je lui ai dit "tiens, mets ce blouson"... Et en fait, il l'a gardé.

Un jour, j'ai été chez lui – maintenant, il habite dans les Pyrénées. Je me suis rendu compte que 20 ans après, il portait toujours le même blouson. Témoin d'un autre temps. Et ce qui est marrant, c'est que 20 ans après, le scotch, il a tenu. Mais peut-être qu'il ne le met pas tous les jours. Ou peut-être qu'il le met quand il me voit. Je ne sais pas. Mais quand je l'ai revue, je me suis dit que quand même, elle était pas mal, la veste.

9.
UNE BAGUE DE FIANÇAILLES ANCIENNE

Dernièrement, j'étais à Paris. J'avais la bague de ma mère, sa bague de fiançailles que je porte tout le temps. Vous savez, les bagues de fiançailles anciennes, classiques, avec un diamant.

Et puis je reviens à Menetou-Salon. Généralement je mets deux bagues. Et là il n'y en avait plus qu'une seule. Oh zut ! La bague de ma maman...

Et puis je me suis faite à l'idée, je me suis dit que cette bague, depuis le temps que je l'ai – ça fait 50 ans – c'était une angoisse inutile...

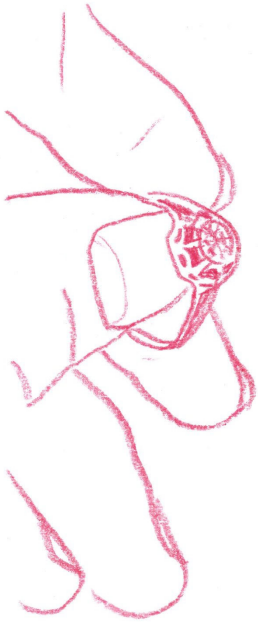
Alors je m'imaginais la personne qui l'avait trouvée : "j'espère que c'est une femme de ménage" ou "j'espère que c'est quelqu'un qui va être très heureux de trouver cette bague"... Je m'étais vraiment faite à l'idée de l'avoir perdue. Et en faisant le ménage qu'est-ce que je vois ? Ma bague ! Qui ne m'a pas abandonnée du tout, qui était sous la table.

Mais je me suis rendue compte qu'on se crée des angoisses inutiles, et du coup : je ne mets plus ma bague ! Comme ça je me suis débarrassée de cette angoisse de la perdre. C'était presque un soulagement de me dire "ah enfin elle est perdue" !

Il n'y avait qu'une seule chose qui me rendait un peu triste : j'ai une petite-fille au Mexique et à chaque fois elle regardait ma bague, oh la la... Je lui avais dit "Ecoute Léa, quand je serai morte, ça sera pour toi cette bague". C'était la seule chose qui m'aurait vraiment attristée.

Alors je me suis dit " je vais la mettre de côté, je vais la lui donner la prochaine fois, comme ça c'est fait !"

Ce sera à son tour d’avoir peur de la perdre. »



10.
UN BATEAU

J'ai acheté un bateau. Et ce bateau, je l'ai acheté sachant qu'il allait me porter. Il ne m'a pas coûté grand chose, ça c'est chouette, et il va naviguer avec moi, jour après jour.

Il a changé de place plusieurs fois, une fois il a été en bas, une fois il a été en haut... En fin de compte, il n'a pas de place attitrée, il bouge, il est vivant. Il prend la mer, la mer des émotions, la mer du temps, il prend le vent aussi.

Il a un joli design, c'est ce qui m'a plu. Il est sobre, mais qu'est-ce qu'il est beau dans sa manufacture... Et puis quand je regarde comment sont placés les cordages : il n'est pas fait pour naviguer. Et c'est ça qui me plaît. Il aurait eu trop de détails, je pense qu'il m'aurait ennuyé.

Je l'ai trouvé dans une brocante sur une île. Une brocante incroyable. Je prends les petites allées qui slaloment entre les objets et les meubles, et puis toc, je vois le bateau. Je demande combien pour le bateau ? Le brocanteur me dit qu'il ne retrouve pas le prix. Je lui dis que pour moi, c'est 20€, c'est le prix juste. Je le retourne, j'enlève la cale là, l'espèce de support, et je vois une étiquette : 20€ ! Je le savais. Et je repars avec le bateau, je suis contente... En fin de compte, pourquoi j'achète un bateau ?

Et bien c'est lié à un homme que j'ai rencontré. C'est lié à un amour. Et c'est lié à un deuil. La situation est un peu délicate... C'est un deuil que j'ai dû faire seule. C'est compliqué et simple en même temps.

Cet homme je ne connaissais rien de lui, mais il faut croire que je savais qui c'était. Ce qui nous a mis ensemble ? Ce qui ni ne

s’explique ni ne se prémédite : une évidence. Moi j'étais assez indépendante et puis j'avais ma vie. On n'a même pas échangé nos numéros de téléphone ce soir-là, c'est ça qui est incroyable. Par contre il savait où j'habitais et le lendemain il est revenu.

Et donc on a peut-être passé 3 mois ensemble, sans être vraiment ensemble, parce que lui avait un autre port d’attache. J'ai des souvenirs très ensoleillés, émerveillés, du temps qu'on a passé ensemble. Ça c'est merveilleux. On se voyait de temps en temps, c'était pas fusionnel, mais beaucoup beaucoup d'amour. C'était waouh.

Il avait un bateau qu’il restaurait, qu'il était en train de réarmer pour le remettre à la mer. Il me l'avait fait visiter quand il était sur cale dans la région. Et j'aurais aimé l'accompagner. J'aurais aimé être là pour la mise en eau du bateau. Mais il y avait sa famille, et c’était sa place. C'était bien comme ça.

J'aurais voulu faire ce voyage avec lui. Il devait traverser la Méditerranée. Lui me disait aussi "Tu me rejoindras".
Il était avec un ami. Et ils sont partis pour les vastitudes océanes.

J'ai su quand ils partaient, il me l'a dit. Et après, j'ai attendu. Je n'ai pas appelé. Avec lui, j'étais en très grande confiance et en grande tranquillité. Pas d'impatience... Beaucoup d'amour. Voilà, c'était ça qui se passait.

Puis quand même, au bout d'un certain temps, j'ai commencé à appeler, je ne comprends pas pourquoi. Je respectais ce temps de silence parce que la navigation, ça peut demander de la concentration. Puis ça peut ne pas du tout capter. Et c'est OK, sauf qu'au bout d'un moment, j'ai commencé à être inquiète. Je ne comprenais pas. Il faut combien de jours pour arriver là-bas ? Il faut combien de jours pour passer Gibraltar ? Je ne comprends pas. Je ne comprends pas. Puis un ami qui connaissait un peu la famille est venu me voir et il m’a dit "Il n'y a plus de nouvelles. Les recherches sont en cours."Je me doutais qu'il y avait un problème. Et là, le temps a commencé à être

difficile. Je ne fais plus rien, je ne peux plus rien faire. J'ai un petit patio avec un lit. Je reste couchée, je ne peux plus bouger. Je n'arrive plus à faire le jardin. Je n'arrive plus à... Je vais encore travailler, mais je ne fais plus rien. Je ne peux plus rien faire. Et je suis dans l'attente.

Dans ma bibliothèque, je trouve un livre sur la navigation, sur un tour du monde d'un couple qui s'aime. Et donc, ça m'a fait tenir jour après jour, je me suis nourrie de cette histoire, elle m'apaisait. Et quand je finis le livre, je me décide. Je veux savoir. Parce que les recherches ne donnent rien. La famille et les proches pensent que le bateau a dématé. Qu'ils sont à la dérive quelque part. Mais, enfin, quand c'est le cas, tous les ports de la Méditerranée sont mis en alerte. Tout le monde est au courant.

Et puis, j'ai une amie qui est médium. Et je savais qu'elle saurait. Mais j'ai mis plusieurs jours avant de me décider. Parce que je savais que j'allais avoir une réponse. Avoir la réponse, c'est difficile aussi. L'attente s'arrête et, là, c'est autre chose.

Alors, je l'appelle un matin. Elle me dit "je m'en occupe, je te rappelle dès que j'ai vu". Elle me rappelle trois quarts d'heure après, elle me dit... "Ils sont morts, je vais te raconter ce qui s'est passé. C'est la nuit. La nuit est assez sombre. Il est à peu près 2 heures du matin. Et là, le voyage s'est brutalement arrêté. Le bateau, il a...". Et elle me dit "c'est lui qui est en train de me le dire : le bateau a heurté un conteneur. Un conteneur flottant à la dérive. C'est un choc violent. Ça a couché le bateau tout de suite. Voilà ce que je vois."

Ça va faire trois ans maintenant.

Il s'en est suivi un désarroi énorme, et une peine énorme aussi pour sa famille...

Il y a eu encore des recherches, c'était compliqué parce que moi je savais. À la famille, je voulais leur dire, mais ça n'était pas mon rôle. Je me suis dit que non, c'est chacun son chemin, chacun son allure aussi.

Après j'ai eu un deuil très difficile, très compliqué, un abattement qui a duré longtemps, longtemps... Pas l'envie de vivre. Qu'est-ce que je fais encore là ? Qu'est ce que je fais maintenant ? Je me suis accrochée comme j'ai pu. Et ce qui était difficile, c'est que je n'en parlais pas, sauf à quelques proches pour qu'ils comprennent ce que je traversais. C'aurait été incompréhensible pour eux.

Il m'a fallu beaucoup de temps. Je me demandais si j'allais retrouver la joie ? Ça c'était une de mes préoccupations. Je me suis beaucoup fermée de l'extérieur, ça m'a remise toute vers l'intérieur de moi. J'ai abandonné mon jardin. Je ne m'en suis plus occupée. Il y a des parties de mon jardin qui se sont complètement ensauvagées. Je le vois maintenant parce que je suis en train de récupérer ces deux années d'oubli.

J'ai eu des rendez-vous médiumniques avec cette amie et ça m'a fait beaucoup de bien. En fin de compte, ça me permettait de reprendre pied, de reprendre confiance. Et cette passerelle m'a énormément aidée parce qu'il a pu me dire des choses que nous n'avions pas eu le temps d'échanger. J'en avais tellement besoin, parce qu'une histoire si courte et si intense, il fallait que je m'assure qu'elle existait, qu'elle était vraie, qu'elle était sincère et que lui, de l'autre côté, partageait cela. J'avais besoin de le savoir.

Et après ça j'ai refait un voyage, je pensais aller dans dans le port d'où il est parti, mais je ne l'ai pas fait. J'étais sur la Méditerranée parce que ma fille vit là-bas, donc j'ai retrouvé l'eau dans laquelle ils étaient engloutis lui et son coéquipier. Après c'est devenu plus tranquille, je me suis baignée... J'ai trouvé des petits cailloux-cœur sur la plage, beaucoup de petits signes, et c'est juste : ils sont là.

Après avoir acheté ce bateau, je me suis dit je vais aller naviguer. Et puis le temps a passé. Est ce que j'en ai envie ? Oui, si quelque chose se profile, j'irai. Je laisse venir, si ça doit se faire ça se fera. »

11.
UN PORTE-TARTES EN BOIS

Il arrive près de mon stand, déterminé,
dépose de but en blanc son objet sur la table, sans un mot,
s'assoit et commence à me raconter.

« Ma grand-mère, Berthe, était une Bretonne, elle a étudié jusqu'à 12 ans – le certificat d'études – et puis après elle a été placée en tant que bonne à tout faire dans des fermes. Elle s'est mariée à un dénommé Francis, qui était agriculteur. Ils sont venus à Paris, ils ont monté une épicerie-crèmerie et ils ont fait quelques enfants... C'était la guerre de 14, donc le grand-père est parti à la guerre, il a été d'ailleurs au Chemin des Dames et il en est revenu.

Malheureusement il en est revenu complètement alcoolo parce qu'ils avaient tendance à les droguer pour qu'ils aillent se faire tuer. Et donc il est revenu de la guerre mais il est décédé très rapidement. Ma grand-mère a été obligée de se débrouiller toute seule dans l'épicerie-crèmerie.

C'était Boulevard Voltaire. Derrière le cirque Pinder. Quand j'étais gamin, ça sentait le cirque...

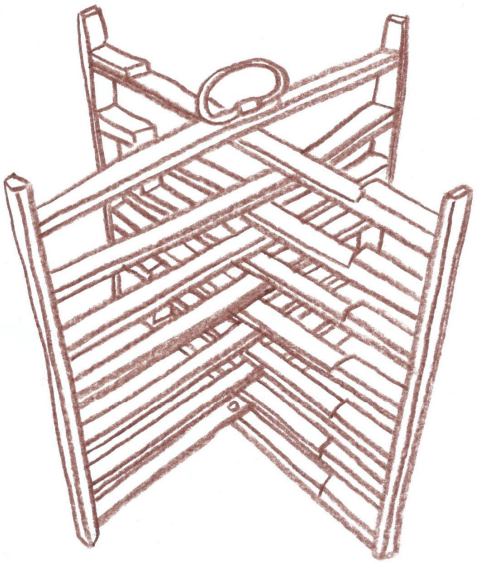
Elle avait cet objet qui lui servait à placer ses tartes. Je trouve ça marrant. On l'a récupéré de chez la grand-mère qui l'avait gardé et aujourd'hui, il est dans notre maison à Neuvy-Deux-Clochers. »

Il me raconte aussi les douloureuses séances de lecture en compagnie de cette grand-mère Berthe : étant dyslexique, il n'était pas bon à l'école mais le diagnostic n'existait pas à l'époque.

Berthe voulait absolument lui apprendre à lire, mais elle n’avait pas la bonne méthode.

« Elle m’a fait souffrir…
Bon, ça y est, moi j'ai fini mon baratin. »

Il se lève, laisse la place à une autre histoire et s’en va chercher des pommes.



12.
DES CLÉS DE MAISONS PERDUES

Il me dit qu'il a perdu sa montre.

- Moi je ne suis pas matérialiste. Je n'ai pas d'affection particulière pour les objets. L'affection, l'affectif des objets, c'est ceux qui manquent. C'est là qu'ils prennent une importance parce qu'ils ne sont plus là. Moi, je les perds, c'est parce qu'ils sont importants que je les perds.

- Mais là, votre montre, alors ?

- Justement, je la cherche tout le temps. Comme j'ai 50 trucs en même temps, je ne sais plus où elle est. Après, ça me réjouit quand je la retrouve. Donc il faut la perdre. Je ne veux pas faire de rapport avec les femmes, mais il y a quelque chose d'affectif aussi. Il y a des pertes, des retrouvailles. Donc je n'arrête pas de perdre et de retrouver ma montre. Et les clés, c'est pareil.

- Et cette montre, elle a une histoire spéciale ?

- Elle a une histoire spéciale parce qu'elle dure. Je suis d'une génération où on est habitué depuis l'enfance à avoir une montre. Maintenant les jeunes n'ont plus de montre, ils regardent tout sur leur téléphone... Moi j'aime bien avoir la montre pour regarder le temps et mes journées sont minutées. Et puis le quotidien n'est pas le même quand vous avez l'habitude d'avoir la montre au poignet et qu'elle n'est pas là.

- Alors là vous l'avez perdue depuis combien de temps ?

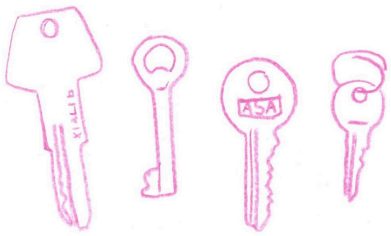
- Oh, depuis hier, je vois la différence. Je cherche activement pour la retrouver, c'est l'état de manque. Les clés, c'est pareil. Mais avec ma clé de maison et ma clé de voiture, là, je fais quand même plus attention. Oui, c'est un peu embêtant.

- Mais à l'inverse, est-ce que vous gardez des clés d'endroits où vous ne vivez plus ?

- ...C'est vrai que j'en ai des clés. Comme j'ai une grande maison, j'ai des tas de trucs. Mais ces clés, il y a un truc affectif. On garde la clé parce que c'est un souvenir. Quand on a une maison où on habite depuis longtemps, c'est le monde des objets. Mes enfants sont partis donc forcément il y a des trucs qui sont partis. Mon ancienne compagne, je me suis séparé depuis 10 ans mais il y a encore des tas de trucs qu'elle récupère progressivement. Mais c'est vrai qu'on a tendance avec l'âge à garder les affaires, on est un peu, comment on appelle ça... Des Diogène, il faut se forcer, c'est dur de mettre les choses à la poubelle.

- Vous avez l'impression que c'est avec l'âge ?

- Je ne sais pas si c'est l'âge mais on s'attache, c'est son historique propre. On vit avec les objets. J'ai beaucoup déménagé, donc c'est sûr que les objets partaient, je gardais moins. Là c'est du luxe, j'ai une grande maison, j'ai de la place mais maintenant toutes les pièces sont pleines.
Avec l'âge il va falloir que je vende la maison. Il faut que je fasse du tri, on est en train de faire ça avec mes enfants, on a déjà fait tout un grenier, on est dynamique... C'est mon activité professionnelle qui m'a sédentarisé mais maintenant que je réduis mon activité, le côté migrant revient, donc je re-liquide ce que j'ai accumulé pendant 30 ans. C'est la vie. »



13.
UNE THÉIÈRE SANS COUVERCLE

C'est juste l'histoire d'une théière. Elle appartenait à ma marraine, qui était un peu comme ma deuxième maman. Ça va faire plus de 20 ans qu'elle est décédée. Et cette théière je l'ai toujours, depuis 20 ans, elle est toujours là.

C’est une vieille théière, je ne sais pas de quelle origine elle est, d'ailleurs. Mais elle a du cachet.

Ce qui est amusant, c'est qu'elle n'a plus de couvercle depuis longtemps. J’aurais pu m'en débarrasser, mais non, même sans couvercle, elle fait office. C'est celle dont je me sers tous les jours, en posant quelque chose d’autre comme couvercle.

D'ailleurs, plusieurs amis potières m'ont déjà proposé de me refaire un couvercle, mais je pense qu'elle n'aura pas du tout le même cachet, et puis... Elle restera telle qu'elle est.

C'est une histoire de lien entre deux personnes. Parce qu'on avait l'habitude de boire le thé toutes les deux. Quand elle est partie, j'ai gardé cette théière et je m'en sers tous les jours. Avec tous mes déménagements – parce que j'ai beaucoup déménagé – cet objet est toujours là et il a atterri dans ce monde de potiers.

Ce n'est pas une théière de potier, c'est plutôt une faïence. Je ne sais pas exactement, mais voilà, c'est le lien. C'est des moments qu’on partage à nouveau sans que la personne ne soit là, mais elle est là quand même, à travers cet objet-là.

Je me suis dit, tiens, il faudra que je parle de cette théière, parce qu'elle me tient à cœur. Et je pense que c'est ce genre de

petite histoire, de petite anecdote sur des objets du quotidien qui sont là avec nous et qui nous accompagnent que vous cherchez, non ? »

Tout à fait !

14.
UN CRÂNE

J'ai apporté ça.
C'est pour évoquer ma tante qui s'appelait Thérèse et qui n'était pas beaucoup plus âgée que moi. Elle avait seulement 14 ans de plus que moi.

C'est quelqu'un qui m'a toujours accompagné dans une ouverture sur le monde et une certaine liberté. Tout petit déjà, elle m'a montré comment sortir de son cadre. Elle habitait encore chez mes grands-parents et moi j'étais toujours là-bas parce que maman travaillait. Elle vivait au deuxième étage. Quand je montais chez elle, je pouvais faire toutes les choses que je n'avais pas le droit de faire avec les autres. Même de jouer avec des allumettes – c'était mon truc – une chose totalement interdite. C'était un espace de liberté où je sortais un peu du rôle de bon élève que j'avais en bas... Et donc ça permettait de voir le monde un petit peu différemment...
Cet objet-là était dans sa chambre, et il l'a suivi toute sa vie.

Après à l'adolescence, dans les années 70, elle m'a emmené voir des trucs totalement différents, la vie sur une péniche à Amsterdam, ou aussi en Lozère dans des communautés... Et effectivement, quand tu as 14 ans et que tu vis dans une famille « classique », que tu découvres des endroits où tout le monde est mélangé, où les gens sont nus, où ils dorment dans des grands dortoirs, ça te fait voir le monde autrement...

Il faut dire qu'à cette époque-là, elle avait déjà fait son coming out, avec quelques fracas dans la famille, et ça allait, de fait, avec cette ouverture et cette envie. Ensuite une autre grande étape, ça a été quand moi-même j'ai compris que j'étais gay. Là aussi elle a été pour moi LE soutien dans ma démarche par

rapport à tout ça, par rapport à ma famille, à comment gérer ça... Elle m'a ouvert sur l'idée que ce n'était pas quelque chose d'anormal : c'était quelque chose qu'on pouvait vivre, et qu'on pouvait vivre comme on le souhaitait.

On a eu un lien très fort jusqu'à ma vingtaine. Après je l'ai perdue de vue. Elle a vécu sa vie, moi j'ai vécu la mienne, on a pris des chemins un peu différents. Et on s'est revus ensuite beaucoup plus tard. Sa compagne venait de mourir et elle aussi avait un cancer. On s'est retrouvés à la fin de sa vie.
J'ai passé beaucoup de temps avec elle, à voyager, à faire plein de trucs, et le dernier point sur lequel j'ai eu une ouverture grâce à elle c'était... Je l'ai accompagnée en soins palliatifs.

Et là j'étais nul. Je l'ai accompagnée en refusant la chose. Je gérais les choses matérielles, mais j'étais incapable de l'accompagner vraiment. Alors heureusement, elle avait une amie qui avait déjà fait ça, accompagné des gens en soins palliatifs, et qui l'a bien aidée. Mais moi j'ai été totalement à côté de la plaque. C'était il y a cinq ans. C'est assez récent.

À la base, elle avait prévu autre chose : elle avait pris contact avec une association qui fournit de manière totalement interdite des produits pour aider au suicide. Le problème, entre autres, c'est qu'il faut faire disparaître la fiole, et que si tu le fais pour toi-même à un moment où tu n'es plus capable de bouger, ça nécessite l'aide d'un proche... Et on peut avoir quand même pas mal d'emmerdes en tant qu'accompagnant. Et j'ai refusé cette aide-là. Donc on est rentrés en conflit et je l'ai poussée à entrer en soins palliatifs.

Dans mon esprit, les soins palliatifs, c'était comme dans les films, avec une musique douce, et puis tu pars tranquillement... Et bien pas du tout ! La musique, elle n'est pas douce, et ça ne se passe pas comme ça... C'est pas immédiat.
En fait, même si la personne vient là volontairement, il y a des moments où elle résiste, où le corps résiste, où l'esprit résiste et n'est pas en phase avec le fait que ça va s'arrêter. Elle a eu des moments assez violents où elle s'opposait aux infirmières, aux soignants...

Donc ça n’a pas du tout été paisible pour moi, et je me suis trouvé totalement incapable de gérer ça. Si je suis radical, je pensais "tu l'as voulu, et maintenant tu ne veux plus"...sauf que l'enjeu n'est pas tout à fait le même que d'aller bouffer au resto.

Mais la personne qui l'a accompagnée vraiment m'a expliqué qu’en fait, les gens dans cette situation, ils ont toujours raison. Il ne faut pas s'opposer à eux, il faut les écouter. Et tout ça, je n'ai pas su le faire. Mais j'ai appris.

Tout ça pour résumer, pour dire que c'est quelqu'un qui m'a énormément apporté...

En fait, je pense que dans notre société, la mort, c´est quelque chose qu'on fout très loin, et on n'est pas du tout préparé, quand ça arrive, à gérer la situation. À prendre du recul, à savoir comment effectivement s’occuper des malades, ou du moins leur parler, comment les accompagner vraiment, sans créer des conflits, etc. On fait un peu comme si ça n'existait pas...

Et ce crâne... Je ne sais pas d’où il vient ! Mais c'est pas elle ! Ce n’est pas le crâne de Thérèse ! Je ne sais pas si elle l'a récupéré dans les catacombes ou quelque chose comme ça, parce qu'à l'époque, dans les années 60, tout était moins normé, réglé, interdit... J’ai jamais posé la question. Pour moi, il était là. Ça a toujours été là. Elle était prof de gym, après elle est allée en Chine, elle a appris l’acupuncture dans des hôpitaux chinois, et ça a été un élément aussi sur lequel elle travaillait.

Et quand elle est décédée, c'est moi qui ai récupéré la chose. Ça tombe bien finalement, c'est un crâne : en parlant de mort, on fait une boucle. Pour moi – c'est vrai que c'est un peu bizarre – mais c'est un symbole d'ouverture et de liberté. Tu peux construire ta vie différemment.
Je l'ai rangé avec tous mes objets d’enfance, qui sont dans un grenier. Je n'ai pas vraiment imaginé le mettre ailleurs pour l’instant...

Voilà mon objet. Je t'ai mis un p'tit sac pour le transporter. »

15.
UN COUTEAU

Alors, raconte-moi. N'aies n'est pas peur, on discute, on discute, c'est un enregistreur, il n'y a pas d'image.

« Bah c'est un couteau qui vient d'Ariège parce que j'ai vécu 20 ans en Ariège. Et j'étais un écolo avant la première heure des années 70 !

C'est un couteau que j'avais trouvé dans un bus que… Comment expliquer ça… Mes enfants étaient partis en voyage scolaire, à Massat. C'était dans les années 80. Je suis revenu les chercher à l'arrivée du bus et le couteau était au fond de la soute – et quelqu'un qui a dit "À qui c'est ce couteau?" C'était à personne… Bah à moi ! (Rires) Il coupe bien.

Donc ça me rappelle ces années là… Ouais, ouais, ouais. »

Il me dit que j'ai l'âge de ses enfants – non, de ses petits-enfants.

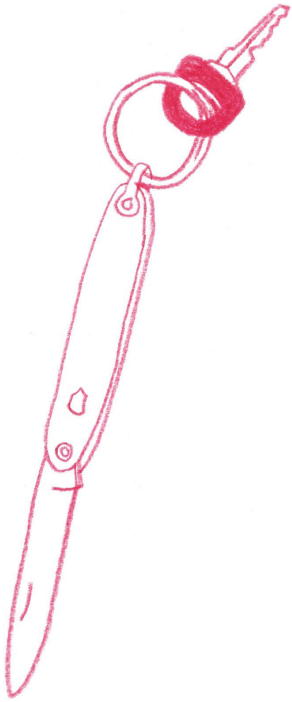
Il me dit qu'il peint des aquarelles, il cherche des gens pour raconter des histoires sur ses images.

Il imprime des petits livrets avec ses peintures qu'il distribue par ci par là.

Il habite à Henrichemont depuis 20 ans mais il est né à Roubaix.

Il regrette vraiment l'époque hippie.

« Oh la la, c'était mieux avant… »



16.
UNE ARMOIRE NORMANDE

Venant du jardin, côté Nord, j'ouvre la porte vitrée sur une pièce sobre, parée de carreaux de ciment à motifs colorés. Un évier en céramique blanche sur lequel on pose le bidon de lait en revenant de la ferme, un petit meuble en chêne à la porte bancale gravé MOTTIER sur lequel siège le garde-manger grillagé, un autre chargé de bocaux de confiture… La pièce froide, une sorte de havre de fraîcheur, surtout l'hiver.

Face à la porte, bien calée sur son mur, une énorme armoire de chêne – j'étais tout petit ! – de fière allure, se dresse droite sur ses petits pieds galbés, ses ferrures à éclat de lune, son bois lisse et brillant d'encaustique. Chaque porte s'orne d'une sorte de vague d'une grande élégance, dont je retrouvais le motif sur les boiseries de la salle à manger (seule pièce chauffée l'hiver par le fourneau de la cuisine adjacente – cette délicieuse odeur de feu qui embaumait toute la maison !).

Tout en haut, sous la corniche moulurée, comme sa signature personnelle, une étoile à cinq branches, gravée dans le chêne. Cette armoire, je l'aime bien, pour sa beauté simple et fière, son bois de chêne blond aplani et délicatement brillant, et parce qu'il n'y avait que là, dans cette maison de granit du bocage normand où habitaient ma tante Fernande et mon grand-père maternel, que je peux admirer pareil ouvrage, issu de ces grands chênes centenaires qui ornent par milliers de leur prestance le paysage.

En grandissant, mon audace faisant de même, j'ai cherché peu à peu à percer les mystères de cette grande maison. Un jour,

j'entre dans la pièce, Pépère devait être en sieste, je tourne la clé de métal qui libère le panneau droit, avec l'expérience j'ai compris comment était retenu le panneau gauche – par un crochet de métal planté à même la porte. Cela grince doucement.

Dans le bas, à ma hauteur, toutes sortes d'objets s'entassent, des objets au repos après une active existence, en bois, en métal, dont l'usage parfois m'était inconnu.

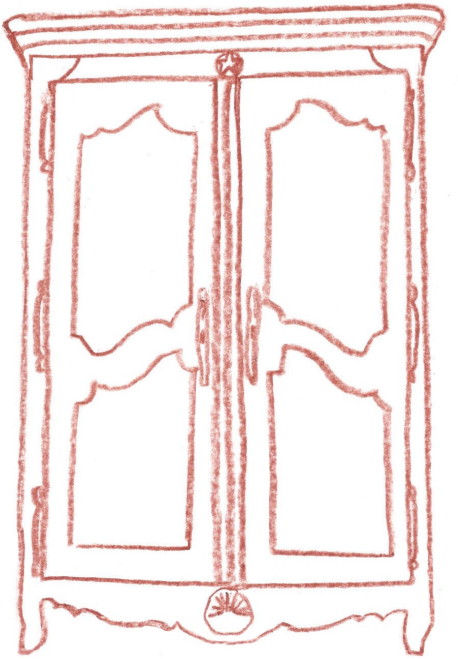
Plus haut, sur les étagères, des bocaux vides et des bocaux pleins, des conserves de la production du jardin qui fournit amplement les légumes de l'année.

Dans les deux tiroirs que j'ouvre avec indiscrétion, un fatras d'ustensiles variés, marteaux anciens, tournevis, vrilles, ciseaux, tondeuses à main à dents cassées, tous issus d'un autre temps, qui ouvrent tout grand mon imaginaire. Odeurs, odeur de métal, de renfermé, de vieux papiers… Une fois satisfait de ce voyage sensoriel, je referme avec précaution, ne laissant nulle trace de mon intrusion.

Bien sûr, je grandis et mon grand-père très âgé s'en alla vers d'autres rives de l'existence. La moitié de la maison et une partie du jardin furent vendus, pièce froide comprise, et l'armoire vint orner la salle à manger. Elle fut regarnie à l'intérieur d'un papier collant à fleurs acheté à 50 mètres de là, chez « Châtelet », et supporta vaillamment vaisselles de fête, soupières, plats assortis, nappes, vases, etc.

Beaucoup plus tard, ma tante très vaillante quitta ce monde. Ma mère, en héritant, nous donna les meubles et autres affaires à partager et cette armoire me rejoignit tout naturellement.

Depuis, elle accompagne mes jours et mes nuits, je l'ai démontée et remontée plusieurs fois, j'en admire toujours le chêne blond. Armoire de mariage normande, probablement du 19ème siècle, pour des aïeux inconnus et lointains… »



17.
UNE PETITE CASSEROLE

C'est la petite casserole de mémé Berthe. On l'appelait aussi la Berthe aux petits pieds. Elle est bien cabossée, elle est bien usée, elle est bien vieille.

Ma grand-mère est décédée en 2018. Après, on s'est réparti tous les objets avec mes tantes et mes cousines, et moi j'ai gardé entre autres la petite casserole. Elle fuit un peu de partout, donc je ne l'utilise pas pour grand-chose, sauf pour les œufs durs par exemple. Mais bon, je la garde dans mon placard à casserole. Il faut qu'elle soit là.

Ma grand-mère avait toujours cette petite casserole remplie de café au coin de la cuisinière. Du café qui bouillait toute la journée... Dès que quelqu'un venait, elle proposait du café. Bon moi je ne bois pas de café. Mais c'est vraiment l'image que j'ai de ma grand-mère, très généreuse, alors qu'elle n'avait pas beaucoup de moyens. Pour elle c'était offrir quelque chose, le café. Et donc elle avait toujours le café bouillu, archi bouillu qu'elle servait toute la journée dans cette petite casserole, dans un verre en pyrex tout simple. Voilà.

À la fin, elle avait des troubles cognitifs. Elle est morte l'année de ses 98 ans. Elle vivait seule et quand elle a commencé à vieillir, mes tantes s'en occupaient au quotidien, ça a vraiment permis qu'elle puisse rester chez elle. Ma grand-mère n'était jamais malade, elle ne connaissait pas l'hôpital, mais par contre bon elle perdait beaucoup la mémoire.

Chacune leur tour, mes tantes lui amenaient à manger. Mais quand ma grand-mère voyait qu'il était midi moins le quart et qu'il n'y avait rien à manger encore, elle allait ouvrir une boîte de petits pois qu'elle faisait chauffer dans cette petite casserole. Ce sont des choses qui sont restées.

À chaque fois on en riait avec mes tantes parce qu'à midi on se disait "ouh là non, la boîte de petits pois va être ouverte, donc vite faut y aller !" donc voilà c'était sa sécurité, au pire il y avait les petits pois !

Quand j'étais petite, quand on passait le week-end et les vacances chez mon père, c'est ma grand-mère qui s'occupait de nous, des repas, du quotidien... C'est elle qui s'occupait de tout. On allait manger chez elle, elle faisait des super petits pois et j'adorais ça.

Mais en fait j'ai compris plus tard pourquoi : parce qu'elle mettait du sucre dedans. Donc forcément nous les enfants, on adorait ça. Petits pois de Mémé Berthe, c'était le truc. En tout cas c'était sa recette. »

18.
UNE ASSIETTE QUI A UN NOM

Je vais vous montrer l'objet. C'est ma grand-mère qui m'a raconté son histoire. Mais j'ai complété en faisant des recherches généalogiques. »

Elle est bien protégée dans des mètres de papier bulle.
C'est la Tante La Gote.
On voit tout de suite qu'elle est vieille, marquée par le temps.
Elle est ornée d'épis de blés bleus.
La Tante La Gote est une petite assiette en faïence.
Une assiette qui a un nom.

« Elle est toute boulotée, marquée par les coups de fourchette et de couteau qui étaient en acier à l'époque. Mon père qui avait fait des études longues aux arts décoratifs et qui était diplômé d'architecture, m'avait dit que ce dessin en épis de blé c'était typiquement de l'époque de Louis XVI.

Elle était chez ma grand-mère qui est née à Mehun-sur-Yèvre. C'est ma branche berrichonne. Ma grand-mère m'avait raconté toute l'histoire de sa famille du Berry et j'ai écrit avec mon ordinateur ce qu'elle me racontait. Pour moi, c'était très important parce qu'il y avait des bizarreries, des contradictions, et puis des gens qui avaient des personnalités disons un peu marquées, et ça m'a bien occupée pendant plusieurs années ! Ça renvoie aux villages qui étaient de l'autre côté de la route de Sancerre à Bourges, et aussi de ce côté.

Et ensuite j'ai fait de la recherche généalogique, je suis remontée à peu près vers 1600 - 1650. De père en fils, ils étaient tous charcutiers, bouchers.

Et je cherchais aussi autour du nom de cette assiette, qui s'appelle la Tante La Gote. Et le seul prénom qui se disait "Gote" ou "La Gote", c'était Marguerite, donc il fallait que je trouve une Marguerite dans l'arbre généalogique. Je montais, je montais et je remontais. Jusqu'au moment où j'en ai trouvé une qui s'appelait Marguerite Soula. Elle était née le 17 mai 1819. On l'appelait donc Margote. En fait, c'était une jeune fille parce qu'elle est morte le 15 août 1835, donc à 16 ans. Et elle a eu cette assiette, mais il y avait bien au moins deux générations avant elle qui l'avaient utilisée. Parce que c'est typiquement un dessin Louis XVI. Donc l'assiette est accrochée maintenant dans ma chambre, et c'est une pièce de musée. »

Elle me parle d'un article qu'elle a lu récemment, dans lequel un écrivain philosophe britannique explique que le passé est très important pour le présent, notamment car il explique des comportements.

« Mes grands-parents, aussi bien du côté de mon père que de ma mère, ont conservé toutes leurs correspondances. Ils s'écrivaient des cartes postales. Je n'ai que le reçu, je ne l'ai pas les envois. Depuis 1900, j'ai rangé la correspondance de mes grands-parents, puis celle de mes parents, et la mienne bien sûr, mais j'en ai encore toute une boîte à ranger, et j'en suis déjà au dixième classeur...

Tous ceux qui étaient avant moi ont gardé et je suis une gardeuse aussi. Je suis piquée par le démon du gardage, ou de la garderie, comme on voudra... On a toujours été des collectionneurs, de quelque côté qu'on remonte. Et donc j'ai eu trois filles, mes trois filles ont eu des enfants, mes petits-enfants sont adultes, et ils aiment prendre des choses qui sont des souvenirs. »

En juillet, Claudine organisera chez elle, à Neuvy-Deux-Clochers, une exposition des dessins de son père.

« Il a fait des dessins de toutes sortes. Il a dessiné pendant 81 ans : il a fait le premier dessin à 12 ans, le dernier à 93 ans. »

Des dessins qu'il a gardés et qu'elle a gardés elle aussi. Et qu'elle veut aujourd'hui partager.

Claudine a 83 ans, et elle paraît beaucoup plus jeune.

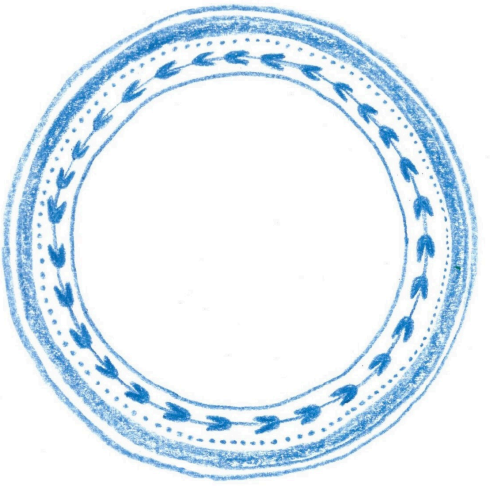
Elle me confie son secret : la musique.

Après avoir vendu de la musique classique à la FNAC pendant des années, elle en écoute chaque jour, sans exception. Elle me dit que la musique conserve l'intégralité du cerveau humain, qui est notre moteur de conservation, et que des études scientifiques récentes le prouvent. Elle ne compte plus le nombre de CD qu'elle a chez elle.

« Ce sont de vrais médicaments. Mais des bons. »

Une collectionneuse de médicaments donc.

« Bonne journée ! J'espère qu'il y aura plein de gens qui viendront vous raconter des histoires et vous montrer des objets bizarres. »



19.
UN SUPER OUVRE-BOÎTE

Cet ouvre-boîte m'a été offert par la grand-mère d'un amour de jeunesse. Les grands-parents de Raphaële avaient vécu au Maroc, comme mes grands-parents à moi qui ont vécu 25 ans là-bas. Mon grand-père était officier, et ma maman est née au Maroc, à Fès. Et pour la petite histoire, l'année de ses 13 ans, en 1956, on l'a envoyée passer l'été à La Baule, comme chaque année, sauf qu'on ne l'a pas prévenue qu'elle ne rentrerait jamais au Maroc. Ça a fait d'elle quelqu'un d'un peu hors-sol, un peu déraciné. Voilà, donc je suis le fruit de cette histoire-là.

Mais je parlais de cette histoire d'ouvre-boîte…

Quand j'ai mentionné à ma grand-mère le fait que les grands-parents de Raphaële avaient eux-aussi vécu au Maroc à la même période, elle m'a demandé leur nom. Et là elle me dit "Jean Canioni ?! Mais c'est le parrain de ton oncle !" Et il s'avère que, dans les années 30, mon grand-père Gaston et Jean, le grand-père de cette fameuse Raphaële, étaient les meilleurs amis du monde. À tel point que le second fils de Gaston, Franck – mon oncle – est devenu le filleul de Jean.

C'était une coïncidence vraiment incroyable. J'ai demandé à ma grand-mère ce qui s'était passé, s'ils s'étaient perdus de vue, et elle m'a dit que les liens s'étaient complètement distendus, notamment parce que Jean Canioni avait épousé une Marocaine. "Et là-bas, les officiers avaient des aventures avec les femmes du pays, mais se marier, ça ne se faisait pas."

D'ailleurs, après cette découverte, aucun des grands-parents en question n'a souhaité revoir les autres. Il n'y a pas eu ce désir

de dire "Ça ferait trop plaisir d'organiser une rencontre".

La grand-mère marocaine de Raphaële à qui on rendait visite parfois ensemble, m'a raconté après ça pas mal d'histoires assez hautes en couleurs sur mes grands-parents au Maroc, sur leur vie commune, dont je me suis régalée. Et dans les histoires qu'elle me racontait, ma grand-mère n'avait pas nécessairement le beau rôle. Quand je lui rapportais, ma grand-mère me disait, "mais non, ça n'est jamais arrivé". Voilà, donc ça avait mis une toute petite zone d'ombre...

Ça n'empêche pas qu'elle est restée ma grand-mère adorée. Mais ça met une autre lumière sur ce que peuvent aussi être les gens. Et puis sur cette histoire coloniale marocaine...

Et c'est donc lors d'une de ces visites chez la grand-mère de Raphaële, alors qu'on était en cuisine à préparer le repas, que je me suis servi de ce fameux ouvre-boîte, et qu'elle m'a proposé de repartir avec. Et il se trouve que moi à l'époque j'avais 18 ans, je vivais seule dans un studio, et les boîtes de conserve, Buitoni ou William Saurin, c'était l'essentiel de mon alimentation. Donc pour moi c'était le plus beau des cadeaux. Et j'avais trouvé ça... Cette générosité de dire "Prends-le !" quand je m'étais extasiée en disant, "il marche hyper bien cet ouvre-boîte !"... J'avais aimé ça.

Et donc depuis il est resté, il a une place d'honneur dans mon tiroir et chaque fois que je le vois je repense à eux. Je m'en sers encore. Et c'est vraiment un super ouvre-boîte. »

20.
UN FUSIL DE CHASSE

Cinq semaines que je le travaille au corps.
« Vous auriez bien une petite histoire à me raconter ? »

Le dernier mercredi, il m'accueille avec un aveu d'échec : il n'a pas trouvé d'histoire.

Je ne désespère pas : il reste quelques heures pour laisser une histoire venir à nous. Après un café et une part de gâteau échangés, elle pointe le bout de son nez.

« Je vivais dans une ferme et on avait un élevage de porcs. Un samedi, je suis rentré du marché, et une truie s'était échappée. Elle était affolée, elle s'est mise après moi. Elle m'a agressé et j'ai réussi à la rentrer, à la canaliser. Mais elle s'est re-sauvée et c'était elle ou moi. Elle m'a mordu au mollet, heureusement j'avais des bottes hautes.

J'ai été obligé de prendre une décision radicale, à savoir : je l'ai abattue. Et pour ça, j'ai été dénoncé, mais les circonstances pour lesquelles on m'a dénoncé, je ne les connais pas précisément...

J'ai dû faire 24 heures de garde à vue pour avoir abattu mon animal. Le chef d'accusation c'était maltraitance envers animaux. Et donc, j'ai réussi à me défendre, pour prouver que c'était de la légitime défense et ça n'a pas été plus loin.

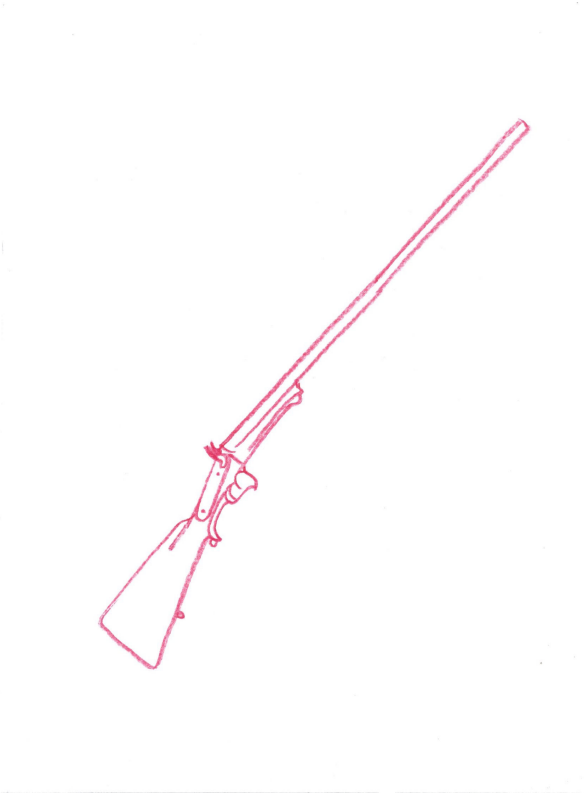
Mais pendant la période des 24 heures, on m'a saisi mes armes, dont le fusil de mon grand-père. Je suis allé pour les récupérer : on m'a dit que c'était impossible.

Je pense que c'est parce qu'à une époque, avant, c'était libre. À partir du moment où on était titulaire du permis de chasse, c'était libre, on pouvait avoir des armes. Et depuis quelques années maintenant, c'est soumis à déclaration. Et donc, ils ont dû considérer que ces armes auraient dû être déclarées, alors que je l'avais depuis bien plus longtemps, depuis très longtemps…

Donc, voilà. Je n'ai jamais revu ce fusil. C'était un vieux fusil de chasse, un fusil à chien avec un seul coup. »

Je dessine un fusil pendant qu'il me raconte.

« Un peu comme ça oui. »



21.
UNE TOUTE PETITE POÊLE EN FONTE

Depuis quelques jours, j'avais repéré cette tout petite poêle sur la gazinière, dans la cuisine d'À l'Est. Elle était arrivée soudainement, discrètement, et j'étais certaine qu'elle ne se trouvait pas dans notre batterie de cuisine à mon arrivée. Notre nouvelle colocataire, autrice fraichement débarquée à Henrichemont, élucide ce mystère :

« Alors comment dire ? J'allais presque dire que c'est mon doudou ! C'est un objet qui me suit partout. Et j'ai pensé à lui parce que là, j'ai eu un grand plaisir, quand j'ai fait mes valises, de me dire "N'oublie pas ta petite poêle !"

Je l'emmène partout avec moi, quand je voyage, que je pars pour quelques jours et que je sais que je vais devoir me faire à manger.

Alors par quoi commencer ? Elle a plusieurs valeurs.

La première est purement pratique : je cherchais la poêle qui me permet de faire cuire mon œuf le matin, sans en mettre partout dans une grande poêle, parce que c'est super pénible et que ça décourage de se faire un œuf le matin [rires]. Et donc, je me disais qu'il faudrait que je trouve quelque chose de plus petit. Et lors d'un séjour dans une vieille maison de vacances d'une grande famille en Savoie, qu'est ce que je trouve dans la batterie de cuisine ? Une toute petite poêle, qui avait fait son temps. Je l'ai sortie, j'ai fait mon œuf dedans et j'ai trouvé ça miraculeux. Il y a eu un coup de foudre ! Donc c'est idiot, mais à partir de ce jour-là, plus aucune hésitation à faire mon œuf le matin. Autour de moi, ça donne envie aux personnes de s'en faire un aussi. Et ça crée des discussions autour de ce qu'on mange le matin. Sucré ? Salé ? Pourquoi un œuf ?

En fait cet objet déclenche beaucoup de conversations qui portent sur l'alimentaire, l'hygiène de vie, la cuisine, les poêles, les ustensiles qu'on a... J'ai découvert un monde de conversations qui s'ouvrait grâce à cette poêle et je trouve ça génial.

Et ce qui m'a aussi beaucoup touchée, c'est que cette poêle que j'ai vue dans cette maison, elle avait fait son temps dans une famille. Et c'est vraiment les sujets que j'explore dans l'écriture, dans la pensée... Ça me touche profondément. Et j'ai adoré ressortir cette poêle qui je pense sortait une fois par an pour les pancakes ou des choses comme ça. Ça m'a fait plaisir de ressortir un vieil ustensile rarement utilisé.

Donc j'ai cherché à en acheter une et je l'ai trouvée à la Biocoop, il y a une série de poêles de toutes les tailles et j'ai acheté la plus petite. Et donc je l'ai maintenant depuis 10 ans quand même ! C'est un objet que je trouve tellement facile et attachant. Et puis le fait qu'il soit en fonte, que ce soit un objet qui ne vieillira jamais, qui ne s'abîmera jamais. J'adore aussi parce qu'en plus on ne la lave pas. En fait, une fois qu'on s'en est servi, on ne doit absolument pas la laver, sinon ça abîme le revêtement. Voilà, c'était le côté pratique historique de sa trouvaille.

Maintenant, à force, elle est devenue l'objet de ma maison, l'objet des retrouvailles avec mes enfants, l'objet de découverte de mes colocataires quand ils viennent en Airbnb. Et c'est drôle, ce petit objet anodin est devenu précieux et rigolo, et à elle seule cette poêle recèle plein d'histoires. Et donc quand je pars – et finalement, quand je me déplace plusieurs jours, c'est souvent pour écrire ou animer des ateliers d'écriture – les gens qui me connaissent maintenant me disent quand j'arrive : "t'as pensé à ta petite poêle ?" C'est comme mon stylo ! »

Pendant trois semaines, dans la cuisine d'À l'Est, la petite poêle passe de mains en mains et nous prodigue de merveilleux œufs au plat.

22.
UN BUSTE EN BRONZE DE SULLY

Alors, je vous raconte l'histoire ?
Henrichemont a été créé par Sully en 1609. La place carrée où on est, etc.

Si vous regardez un peu l'histoire d'Henrichemont, pendant 800 ans ça a été la Principauté de Boisbelle, puis Sully a racheté la Principauté pour l'offrir au roi Henri IV.

On parle beaucoup de Sully mais on n'avait pas de représentations de lui à Henrichemont. C'est ça l'idée.

Donc on a fait faire un buste en bronze par un sculpteur bronzier de la Borne – Laurent Terreyre, donc quelqu'un qui est du coin – que l'on va installer au centre du Jeu de Paume.

Il l'a sculpté de façon hyper-réaliste, d'après des portraits de Sully. C'est un buste qui est humain, on voit des traits du visage avec des rides... Et ça va être – ce Jeu de Paume – ça va être un endroit où on organise des visites guidées, un endroit pour valoriser un peu la ville et parler d'histoire. Et surtout l'endroit où on pourra voir le créateur de la ville.

Le buste est actuellement à la mairie, parce qu'on ne l'a pas encore posé. Il est déjà là, si vous voulez venir le voir, vous pouvez. On va attendre l'inauguration pour le poser. Ce sera le 21 juin prochain, donc tout le monde sera invité, vous compris bien sûr !

On a choisi la fête de la musique justement parce que c'est un endroit que l'on veut festif. C'est un endroit qui est aussi destiné aux associations, pour organiser des fêtes, des manifestations,

qui est destiné à tout le monde, dans lequel il y a des jeux, un parcours sportif, un terrain de boules...

Donc c'est le 21 juin à 17h avec un certain nombre de choses et puis après ça se terminera par un concert. C'est à ce moment là qu'on dévoilera notre ami Sully. Venez ! »

Merci à tous les objets et à leur gardeuses, leur porteurs, leurs passeuses et leur raconteurs : François, Jean, Claudine, Eric, Laurent, Coppens, Edmond, Amidou, Gilles, Marie-Do, Catherine, Taina, Magali, Béatrice, Bruno, Christophe, Delphine, Hélène, Guy, Françoise, Alain, Laure. Merci pour votre temps, vos histoires et votre confiance.

Merci aussi à toutes les personnes qui se sont arrêtées à mon stand.

Un immense merci à Taina et Laure de l'association À l'Est, ainsi qu'à tous les membres du jury 2024 de m'avoir permis d'effectuer cette résidence de deux mois dans ce merveilleux lieu d'accueil pour l'écriture.

Merci aussi à la Région Centre-Val de Loire, la Drac Centre-Val de Loire et Ciclic Centre-Val de Loire pour leur soutien financier.

Et merci à Rémi Yang pour son regard complice.

Association À l'est
22 place Henri IV
18250 Henrichemont

e-mail : a.lest.residence@gmail.com
instagram : @a.lest.residence
facebook : A l'est (arts littéraires)

Raconter
le réel

DE MÉMOIRE D'OBJETS

PAR EMMANUELLE TORNERO

RÉCITS COLLECTÉS
À HENRICHEMONT
DU 7 MAI AU 4 JUIN 2025

À l'est est une résidence d'auteur.ice installée à Henrichemont dans le Cher, consacrée aux écritures du réel. Créée à l'initiative de l'autrice Taina Tervonen, elle propose des séjours courts à des auteur.ices ayant ponctuellement besoin d'un espace de travail dédié, ainsi que des résidences plus longues, d'un à deux mois, pour des auteur.ices qui portent d'un projet d'écriture nécessitant un accompagnement plus conséquent.

À L'EST

Raconter
le réel